

Article de Michel Onfray sur : Sigmund Freud. *Lettres à ses enfants*. Traduit de l'allemand par Fernand Cambon. Aubier, 620 p.

Publié dans *Le Point*, n° 2093, 25-10-2012, p. 114-116,

sous le titre : "Michel Onfray : Freud aggrave son cas"

avec ce chapeau : « *Le philosophe, auteur du "Crépuscule d'une idiote", a lu les "Lettres à ses enfants" (Aubier) du psychanalyste. Il y trouve de nouvelles preuves de l'affabulation freudienne.* »

PRENDRE UNE CORRESPONDANCE

Tous les dévots du freudisme sont loin d'avoir lu l'œuvre complète de leur gourou. Le catéchisme leur suffit... Ils sont encore moins nombreux à avoir pris le temps de lire sa correspondance. C'est pourtant dans ces coulisses de l'œuvre que l'on comprend combien ce qui est montré sur scène relève des tours de magie préparés derrière le rideau. Dans la correspondance, le roi est nu ; sur scène, il arbore des déguisements.

Qu'apprend-on dans cette correspondance de 600 pages de Freud avec ses enfants ? Qu'il est un père aimant, attentif, préoccupé par la santé, l'avenir, le mariage et la famille de ses enfants. Il envoie de l'argent, beaucoup d'argent, il se montre généreux avec sa tribu, très généreux. Il manifeste des soucis de bon père et de bon grand-père. Il découpe et envoie les timbres à l'un de ses petits-fils. Il confesse ses douleurs, ses peines, ses profondes souffrances : ses enfants au front pendant la première guerre mondiale, la difficile quête d'un mari pour l'une de ses filles, les gênes financières avec la crise, la santé de sa femme, la sienne, la mort d'un petit-fils, puis d'une fille, la préférée, la névrose de l'enfant de sa fille morte, celle d'un fils, le calvaire de son cancer sobrement rapporté. Disons-le tout net, ces pages montrent un homme privé sympathique, touchant, sans véritables défauts.

Dans les correspondances, pour trouver des pépites, il faut remuer beaucoup de gravats. Si j'étais freudien, ce qu'à Dieu ne plaise, je dirais qu'il faut traquer le lapsus, l'acte manqué, le détail qui conduit au diable. L'homme privé, attachant père et grand-père, est aussi l'homme public connu pour avoir inventé la psychanalyse. Or, il n'est jamais question de cette discipline directement : la mention de la parution d'un article, des considérations cursives sur le nombre de patients, le nombre d'heures de travail, tel voyage prévu pour un congrès, mais rien qui concerne la boutique théorique. Juste une lettre dans laquelle il sollicite sa fille Sophie et son gendre pour collecter des lapsus — « rétablissement de la maladie », « espère vous voir encore plus rarement » (lettre 407).

*

Tous les gravats de la vie privée, intime, familiale retournés, restent quelques pépites susceptibles d'enrichir le dossier d'un Freud dont j'ai raconté dans **L'affabulation freudienne** combien il fallait le dégager de la gangue légendaire au profit de l'histoire – même si la plupart préfèrent des légendes qui les rassurent à des vérités qui les inquiètent.

Première déconstruction : *la psychanalyse, ça ne marche pas*. Freud lui-même le fait savoir ! Dans une lettre à sa fille Mathilde (5.III.1908), Freud parle d'un tirage du loto auquel il a

participé. Il écrit : en cas de gain « j'interromprais ici le blanchissage des nègres » — une expression plusieurs fois sous sa plume... Qu'est-ce qu'un blanchiment de nègre, sinon l'expression métaphorique d'une tâche vouée à l'échec ? Soigner un patient pour le guérir, c'est donc s'essayer à rendre un nègre blanc — autant dire, une activité chimérique ... Freud psychanalyse pour gagner sa vie, voilà ; s'il devait disposer d'une fortune, il ne pratiquerait plus.

Mais une pratique confirme cette théorie de l'inefficacité selon Freud de la psychanalyse : le 23 février 1916, Max Halberstadt, le mari de Sophie, mobilisé aux combats, échappe à la mort et s'en tire avec une éraflure par balle à la tête. Cet événement déclenche chez lui céphalées et dépression qui lui valent d'être déclaré inapte au service de guerre. Dans une lettre à Karl Abraham, Freud écrit à son propos : « Sa névrose traumatique semble s'épanouir » (26.IX.1916). Le diagnostic est donc posé par Freud lui-même : névrose traumatique. Il semble que le beau-père soit le mieux placé pour soigner et guérir ce genre de pathologie puisqu'il fait savoir depuis des années que la psychanalyse est la panacée en matière de thérapie des névroses. Si la psychanalyse fonctionnait, ce serait le moment d'en faire la démonstration...

Au lieu du divan, voici ce que Freud propose à Sophie suite à la lettre dans laquelle elle lui rapporte la situation et s'en attriste : « Pour Max, on ne peut pas médicalement faire grand chose, mais une occupation qui lui convienne améliorera son état, et, quand il aura retrouvé la paix et son métier, tout disparaîtra à nouveau » (7.VIII.1916). Autrement dit : la méthode Coué... Rappelons qu'à cette époque, Freud a publié **La méthode psychanalytique de Freud** (1904), **De la psychothérapie** (1905), **Perspectives d'avenir de la thérapie analytique** (1910), **A propos de la psychanalyse dite « sauvage »** (1910) et bien d'autres textes dans lesquels la psychanalyse est présentée comme la thérapie qui soigne et guérit les névroses...

Freud écrit lui-même à Max Halberstadt que, loin de toute solution psychanalytique, il le renvoie sur la médecine traditionnelle : « Pour mon apaisement, Lampl a promis de te rendre visite très bientôt à partir de Berlin. Il a un bon coup d'œil médical, tu peux le croire » (19.V.1921). Hans Lampl est à cette époque médecin, il tombera amoureux d'Anna Freud, puis d'une autre de ses filles, mais son père lui interdira le mariage. Il deviendra psychanalyste — mais à la date où Freud le conseille à Max, il le dirige vers un médecin traditionnel...

Deuxième déconstruction : *Freud s'avère un compagnon de route des régimes fascistes autrichiens*. La popularité de Freud s'est faite en France avec les thèses de Reich & de Marcuse en mai 68, autrement dit avec des freudo-marxistes totalement aux antipodes du pessimisme réactionnaire du docteur viennois. On a prêté à Freud ce qui appartenait à Reich : l'invitation à la libération sexuelle, la pratique de l'orgasme comme une thérapie, le sexe libertaire. Il n'en fallait pas plus pour faire de Freud un héraut de la libération, de la liberté et du gauchisme libidinal — ce que, bien sûr, il n'est pas, puisqu'au contraire des freudo-marxistes, il légitime la répression sexuelle comme condition de possibilité de la civilisation et qu'il prend parti pour la société contre l'individu.

Freud n'aime pas la gauche, les grèves et les grévistes, les sociaux-démocrates, les ouvriers et les fonctionnaires (13.II.1922). Dans ses livres théoriques, notamment **L'avenir d'une illusion** et **Malaise dans la civilisation**, il attaque longuement le marxisme et le communisme, comme idéologies utopiques et dangereuses. En revanche, il n'écrit jamais rien contre le fascisme ni contre le nazisme... Dans **Psychologie des masses et analyse du moi**, puis dans **Pourquoi la guerre ?** il célèbre le chef, seul capable de conduire et diriger la libido des masses — un ouvrage élogieusement dédié à Mussolini.

Dans **La famille Freud au jour le jour**, un livre publié dans une collection dirigée par le célèbre analyste Jean Laplanche, on peut lire ceci : « Le gouvernement autrichien est certes “un régime plus ou moins fasciste”, déclare Freud à Max Schur, son ami médecin ; malgré tout, selon le souvenir que Martin, le fils de Freud, conserve, des dizaines d’années plus tard , “il avait toutes nos sympathies”. Le massacre que fait la Heimwehr parmi les ouvriers de Vienne Laisse Freud indifférent » (75). La correspondance avec ses enfants confirme.

Freud écrit à son fils Ernst, lors de la répression des ouvriers par la troupe fasciste du chancelier Dollfuss le 12 février 1934, qui fit des centaines de morts dans la rue, que le désagrément fut grand pour lui, puisqu’il y eut une coupure d’électricité pendant presque vingt-quatre heures... Il y eut une répression féroce, des ouvriers ont été pendus dans des arbres, le feu n’a pas cessé pendant une journée, mais Freud écrit du gouvernement : « Il ne faut pas condamner trop sévèrement le gouvernement ; on ne peut pas vivre non plus avec la dictature du prolétariat, qui était le but des dirigeants soc. ». Par anticommunisme, la logique est connue, Freud défend le fascisme.

A ce même fils, il écrit juste après que le chancelier Schuschnigg ait rencontré Hitler à Berchtesgaden le 12 février 1938 et décidé de faire entrer des ministres nazis à son gouvernement autrichien : « Notre Schuschnigg est un homme correct, courageux et qui a du caractère » (22.II.1938)...

Qui est Schuschnigg à cette date du 22 février 1938 ? Un ministre du gouvernement austro fasciste du chancelier Dollfuss auquel il succède en poursuivant sa politique de collaboration avec le nazisme pour conserver une Autriche indépendante — nomination de ministres nazis et cessation des persécutions des nationaux-socialistes sur le territoire. Pour éviter que l’Allemagne nazie ne s’installe en Autriche, Schuschnigg installe le nazisme lui-même en Autriche.

C’est à cet homme que Freud attribue les vertus de correction, de courage et de caractère. Dans cette même lettre, totalement inconscient (si je puis dire...) Freud écrit : « Dans le pire cas, qui n’est pas très vraisemblable, où vie et liberté seraient menacés ici, un bref parcours en automobile via Presbourg serait censé me mettre en sécurité ». Hitler envahit l’Autriche le 12 mars 1938, moins de trois semaines plus tard...

*

Troisième déconstruction : *Freud pratique le contraire de ce qu’il théorise*. Nous avons déjà vu combien l’inventeur de la psychanalyse fait peu de cas de sa discipline quand il s’agit de soigner la névrose de guerre de son gendre : son invention marche pour le monde entier, mais il n’y expose pas les siens... On sait qu’il a théorisé dans **Conseils aux médecins sur le traitement analytique** (1912) l’interdiction d’analyser un proche, un ami, un membre de sa famille — mais qu’en même temps, il a allongé sa fille Anna sur son divan pendant neuf ans à raison de cinq à six séances hebdomadaires.

Autre exemple : son fils Oliver, dont Freud précise dans sa correspondance avec Ferenczi ou Arnold Zweig qu’il souffre d’une névrose, se complait dans l’oisiveté, ne tient pas en place dans ses emplois, a des difficultés à trouver une épouse, accumule les preuves de désordre psychique. Freud confesse à Eitingon : il « fut longtemps ma fierté et mon espoir secret, jusqu’à ce qu’il devint ensuite mon plus grand souci, dès lors que se déclara clairement son organisation anale sado-masochiste et qu’échouèrent ensuite les tentatives de lui offrir une fonction génitale. La manière dont vous avez essayé et continuer d’essayer d’infléchir son

destin (en lui fournissant du travail), est sans doute le mieux qu'on puisse faire pour lui. Mais je souffre beaucoup d'un sentiment d'impuissance » (13.XII.1920). Oliver fit une analyse — que son père paya... Une hérésie doctrinale si l'on en croit ce que Freud a écrit de l'obligation, pour la réussite de l'analyse, qu'elle soit payée par le patient lui-même, la séance non honorée étant due.

Par ailleurs, Freud a longuement expliqué combien toute production intellectuelle procédait de la sublimation d'une libido individuelle. Dans **L'intérêt que représente la psychanalyse** (1913) Freud écrit : « La psychanalyse peut déceler la motivation subjective et individuelle des doctrines philosophiques qui sont nées d'un travail logique prétendument impartial et montrer à la critique elle-même les points faibles du système » (XII. 113). Freud veut faire « la psychobiographie » des auteurs — mais ne veut pas qu'on s'essaie à la sienne.

Ainsi, alors qu'il bouleverse l'économie de l'architecture allégorique qu'est, selon lui, la psychanalyse, en introduisant dans **Au-delà du principe de plaisir** le concept de pulsion de mort, Freud interdit qu'on mette en relation l'apparition de ce concept majeur qui réorganise la doctrine dans un sens antipodique et les événements qui lui arrivent dans la vie : ses enfants au front, leurs blessures de guerre, l'effondrement de l'Europe, la crise mondiale et surtout la mort de sa fille Sophie à l'âge de vingt-sept ans. Freud affirme : « Cet écrit avait été terminé l'automne d'avant, mis à part quelques notes et insertions, et il avait été lu par plusieurs personnes » (2.I.1922). La note rédigée par Michael Schröter (saluons au passage l'honnêteté, la probité et la science du maître d'œuvre de cette correspondance assisté de I. Meyer-Palmedo et E. Falzeder) précise : « Les passages comportant l'introduction expresse de la pulsion de mort ne sont pas encore contenus dans son manuscrit original, mais ont été ajoutés lors d'une augmentation ultérieure » (541).

*

Pour le reste, au fur et à mesure de la lecture de ces lettres, on découvre un Freud humain, trop humain : machiste, il vante les mérites des gifles données aux femmes pour asseoir l'autorité de l'homme (103) ; raciste, il revendique le droit de marier ses filles avec des gendres dignes de ce nom — à propos d'un prétendant goy : « N'est-il pas une goutte étrangère dans notre sang ? » (26.III.1908) ; superstitieux, il trace des croix de conjuration du mauvais sort dans ses lettres (20.IV.1917) ; goujat, il ne vient pas au mariage de son fils pour ne pas perdre les recettes du jour (18.IV.1920) ; vaniteux, il aime qu'on lui décerne le titre de citoyen de Vienne mais, atrabilaire, il déplore que ce ne soit pas citoyen d'honneur (7.V.1924) ; paranoïaque, il se réjouit de devenir membre honoraire de la Société néerlandaise de psychiatrie, mais ajoute « sur proposition d'un adversaire », alors que la note nous apprend que ce prétendu adversaire a voté pour la qualité de membre d'honneur (20.XII.1921) ; cupide, il place de l'argent dans des comptes en banque ailleurs qu'en Autriche pour échapper au fisc (2.I.1922). Il reste peu de héros une fois lues leurs correspondances !

Michel Onfray